



UN ROMAN DE
MÉLANIE TAQUET

A TRAVERS
LES *Vagues*

Mélanie Taquet

À travers les vagues

© Mélanie Taquet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3735-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I don't wanna know your secrets
they lie heavy on my head
let's break the night with colour
Time for us to look ahead
Love this life if you get a little light

Richard Ashcroft, *Break the night with colour*

1.

Paul est mort. Ce fait lui échappe encore. Elle doit faire l'effort de se le rappeler, qu'il vienne fracturer les murs de sa conscience à coups de barre à mine. Elle le sait pourtant, une vérité détachée de toute contingence émotionnelle. Elle a vu son crâne bandé, son visage tuméfié, atone, son corps presque tiède se teinter d'un bleu gris, entendu le silence des moniteurs autour de lui, constaté l'expression de sympathie professionnelle du personnel soignant. Elle a regardé son cercueil être englouti par un abysse de terre et de béton. Paul est mort. Paul ne reviendra pas. Ce ne sont pas ses pieds qui résonnent dans l'escalier. Ce n'est pas sa voix dans le couloir. Ce n'est pas son parfum qui flotte dans le bureau. Le temps a passé. Une année. Puis deux. Paul était toujours mort. Le matin s'est levé mille fois tandis que son soleil est mort. Quelques interstices subsistent cependant, où cette réalité ne s'est pas ancrée. Des instants, plus courts qu'une inspiration, où tout est comme avant. Des failles imprévisibles, qui surgissent à tout moment.

Le deuil n'est pas un chemin. Ce n'est pas une route pâle jonchée d'obstacles à surmonter, où elle trouverait, à force de persévérance, la lumière à destination. Le deuil est un ressac incessant qui lui maintient la tête sous l'eau quand il serait temps d'inspirer, l'oblige à aller puiser dans les dernières réserves de chacune de ses cellules, et quand elle croit que son heure a sonné, un courant rogue la pousse vers la surface. Elle n'existe qu'à travers les vagues, quand enfin l'air incendie ses poumons alors qu'elle croit se noyer. Elle n'est que souffrance et chaos. Paul est mort. Elle a besoin de l'entendre ce mot, MORT, dans toute son horreur. Il n'est pas parti, n'a pas disparu, n'est pas monté au ciel ou décédé, il n'a pas passé l'arme à gauche ou cassé sa pipe, non. Il est mort.

Avant la mort, il y eut l'amour. Certains matins, le réveil l'extirpe d'un rêve huileux et elle roule sur la droite pour se blottir contre lui. Son côté est froid. Il n'est plus là. Pendant un quart de seconde, elle reste paralysée. Paul est mort. Il ne reviendra pas. Trop d'interstices, qui laissent filtrer un clair-obscur suffocant. Quand elle fonctionne, chaque jour, dans un quotidien devenu refuge et supplice. Quand elle entend une blague à la radio qu'elle s'efforce de retenir pour lui raconter. Quand elle voit les premières jonquilles percer la terre hivernale et

annoncer un autre printemps. C'était sa saison préférée. Quand elle croise une famille parfaite, puisque complète. Ils ont eu le temps. Julie et Paul ne l'auront jamais. Il n'y aura pas de mini-Paul et de mini-Julie qui se chamailleront dans le petit jardin de leur maison de Richmond, au sud de Londres. Il n'y aura jamais de maison à Richmond. C'était un des rêves de Paul. « Tu verras, répétait-il, un jour on gagnera assez d'argent pour acheter une maison à Richmond. Une bâtisse victorienne avec un grand jardin. On y mettra un trampoline pour les enfants, et on y fera pousser des fraises ». À chaque rengaine, elle se moquait de lui. « Des fraises à Londres ? Comme si quoi que ce soit pouvait pousser sous ce ciel gris ! Pourquoi pas des bananes ou des noix de coco, tant qu'on y est ? » Après l'accident, elle a planté des fraises dans une jardinière sur son rebord de fenêtre, pour voir. Ça a poussé. Elles avaient un goût de désespoir. Julie les a laissées crever.

Paul avait une multitude de rêves. Mais Paul est mort sans elle. Il ne reste que Cuisine&You, vestige de ses ambitions. Une école de cuisine pour particuliers, leur *Partnership at will*, tout droit sortie de son imagination. Donner des cours professionnels à monsieur et madame tout le monde, leur faire découvrir un univers, des recettes, des outils, puis les inviter à déguster leur œuvre sur place avant de partir, repus et satisfaits, tenter de reproduire les mêmes gestes chez eux pour épater leur belle-mère ou leur patron. Une monstruosité administrative, un abîme financier. « Parce qu'il faut voir les choses en grand, Julie ! » Il n'avait pas peur, il ne doutait pas. Et elle l'aimait.

Là-bas aussi, quelques interstices. Elle s'attend à ce qu'il déboule de la cuisine, le tablier sale et le visage rouge, à houspiller le premier stagiaire venu parce qu'il n'a pas disposé le bon nombre d'assiettes ou que les ingrédients ne sont pas rangés correctement. Il y avait mis toutes leurs économies. Il y passait ses journées et ses nuits. Ils ont fait l'amour dans la réserve cinq fois, et trois fois dans le fauteuil du bureau où elle s'assied maintenant, à se débattre avec une paperasse à laquelle elle ne comprend rien, à gérer une équipe qui essaye tant bien que mal de résister.

Quelques temps avant sa mort, les affaires commençaient à trouver un essor. Paul pressentait avoir identifié la formule adéquate, le bon nombre de clients et de cours par jour, le bouche-à-oreille remplissait son office pour les événements *corporate*, de *team building* notamment. Ils perdaient moins d'argent, en gagnaient presque certains mois, ce qui était un progrès, même si Paul ne se

payait pas encore. Il avait tout imaginé, détaillé, planifié sur plusieurs décennies, une carte au trésor qu'elle n'avait plus qu'à suivre. Elle ne voulait pas le faire sans lui.

Elle y croit encore. Une partie d'elle y croit encore. Qu'elle pourrait tomber sur lui, comme ça, qu'il apparaîtrait derrière son plan de travail, un torchon sur l'épaule et que tout n'aurait été qu'une mauvaise blague. Mais rien ne se dissipe. Le temps, censé jeter sur ses épaules son manteau d'oubli, la laisse nue et grelottante, et l'évidence cruelle lui rappelle qu'elle a perdu l'homme de sa vie.

Paul est mort.

2.

Elle s'asperge le visage d'eau, enfile un pantalon et une chemise. Toujours du bleu marine et du blanc, rien d'autre. Une seconde peau. Son uniforme de manager de Cuisine&You. Professionnel, confortable et discret. Le noir lui évoque l'enterrement, et elle n'a plus le cœur à porter de la couleur. Il l'appelait son arc-en-ciel. Elle veut devenir une ombre de la nuit.

En même temps que de ses vêtements et de ceux de Paul, elle s'est débarrassée de ses cheveux. À l'époque, le coiffeur lui avait dessiné un carré plongeant. Elle arbore maintenant une coupe informe, qui descend aux épaules et qu'elle tente de discipliner à l'aide de barrettes plates. Les affres du deuil, cette douleur qui cisaille inlassablement jusqu'à altérer votre identité. Changer son corps, garder le contrôle sur une réalité qui nous échappe. Elle répète les mêmes gestes, la même routine chaque matin, toilettes, douche, brossage des cheveux et des dents, vêtements, thé, une chorégraphie rassurante qui lui permet de fuir son lit, et tous les scénarios qui s'y jouent encore malgré elle. Aucun jour ne peut être spécial, quand le drame a frappé plus fort que la foudre.

Elle jette une veste de blazer sur ses épaules et regarde sa montre. Une heure d'avance. De son appartement de Tavistock Road à Kensington où se situe l'école, elle en a pour quarante-cinq minutes à pied. Il fait un froid acéré en cette fin du mois de janvier, le clair rideau de l'aube n'est pas levé, il pleut, mais qu'importe. Elle a son k-way. Bleu marine, évidemment, pour se fondre dans les ténèbres muettes et n'exister qu'à moitié. Elle le rejoint quelques instants. Lui raconte ses journées, le boulot : l'attitude désinvolte d'Anastasia, les coups de sang en cuisine de Sanjay, sa frustration devant un pot de cornichons qu'elle n'arrive pas à ouvrir à trois heures du matin, après s'être réveillée en panique de ne pas le trouver à ses côtés. Elle croise des passants qui la dévisagent ou changent de trottoir. L'inconnu fait peur. Alors une pauvre folle qui parle toute seule quand le soleil n'est pas levé... Julie sait ce qu'ils pensent. Elle le penserait aussi, à leur place. Mais ces conversations l'apaisent.

Il est huit heures vingt-sept quand elle pousse les portes de Cuisine&You. Tout est calme. Elle lance la machine à café. Sanjay est d'une humeur massacrant tant qu'il n'en a pas avalé un demi-litre. Elle ramasse le courrier, rejoint le

bureau au sous-sol et pose les trois enveloppes encore cachetées sur la pile de factures en retard qu'elle accumule à droite de son ordinateur. Elle maudit Paul et son rêve. Il avait tout cartographié. Tout, sauf sa mort. La laisser aux commandes n'a pas été sa stratégie la plus fine. Avec ses études artistiques, elle n'a pas un sens inné de la gestion de ce genre d'établissement, n'a pas le talent du démarchage ni l'esprit à concevoir des plans marketing pointus. Et le faire en anglais, ça complique tout.

Dans l'encadrement de la porte, une silhouette robuste la toise. Sam, le nouveau stagiaire. Arrivé il y a trois semaines, dans les tout premiers jours d'un autre mois de janvier sans Paul. Un pur produit d'une grande école de commerce parisienne, qui a rejoint Cuisine&You pour son stage de dernière année. Un partenariat durable avec cet établissement, une idée d'Edward, un des meilleurs amis de Paul, qui y est enseignant vacataire, et continue de leur envoyer un ou une étudiante avec une régularité déconcertante. Julie sait qu'il fait cela pour honorer la mémoire de Paul, plus que pour l'aider, elle. Leur présence repousse la faillite de quelques mois. Gestion, management, campagnes de communication, développement du « BtoB » et « BtoC », tant de concepts que Julie exècre. Une main-d'œuvre corvéable et gratuite, surtout. Elle laisse champ libre à leurs velléités d'actions en échange du service, de la vaisselle et du ménage. Un principe d'horizontalité qu'elle prétend avoir consciencieusement instauré. « Ici, tout le monde est capable de passer le balai ». Elle n'a surtout pas les moyens de payer des heures sup à Lino, qui s'occupe déjà de la plonge.

Elle n'a plus de nouvelles d'Edward ni des autres amis de Paul. Seule Fiona continue de lui envoyer un message de temps en temps. Un appel du pied auquel elle ne répond pas. Ça lui passera. Julie porte son veuvage comme une sainte l'auréole. Assez haut pour que le monde garde ses distances. Et puis elles n'ont jamais été proches. Elles n'étaient que « les femmes de ». La pitié commande son geste plus qu'autre chose. Sheryl ne l'a plus jamais contactée après l'enterrement, Sophia non plus. Fiona finira bien par comprendre.

L'équipe n'est censée commencer qu'à dix heures, soit trente minutes avant les premiers clients, mais Sam insiste pour arriver tôt, beaucoup trop tôt, ce qui a le don d'irriter Julie. C'est la première fois qu'un stagiaire se montre aussi déterminé à lui voler ces heures bleues où elle se retrouve en tête à tête avec les murs et le fantôme de Paul. Elle l'a déjà rencontré devant la porte à l'attendre, skateboard sous le bras, alors qu'elle-même était en avance. Elle lui donne deux

ou trois choses à faire dans l'espoir de s'en débarrasser, puis s'enferme dans le bureau.

La grande horloge accrochée au-dessus de sa tête est devenue une compagne inerte. Le bruit singulier de la trotteuse marque chaque seconde qui l'éloigne de lui, chaque seconde qui la rapproche de la catastrophe financière, et elle reste là, le cul vissé au fauteuil où elle a pris Paul en bouche pour la dernière fois, écartelée entre ces deux fatalités inexorables. Prisonnière d'un présent rigide, compact, celui du deuil, ce présent qui gonfle dans sa gorge depuis deux années à l'en étouffer, celui qui fait que le temps passe, mais pas de la même façon. Elle s'y cramponne autant qu'elle peut, pour ne pas voir celui qu'elle a perdu disparaître pour toujours. Il est inadmissible que le monde continue de tourner sans lui. Une seconde de plus à survivre. Une respiration de plus. Il y a des factures impayées, des mails de prestataires insatisfaits, des rappels d'impôts, des bons de commande, mais il y a surtout cette trotteuse qu'elle contempera jusqu'à la fin, interrompue seulement par le vacarme de la vie, celle qui persévère malgré tout, qui s'accroche et plante ses ongles ensanglantés dans la coque du navire et s'acharne à vouloir le hisser hors de l'eau, alors que l'océan bouillonne et que la tempête fulmine. « J'ai un client qui est allergique aux noix, c'est bon pour le cours de cuisine française ? », « Et ça on le range où ? », « La plonge a besoin de renforts, les prochains clients arrivent dans dix minutes ! », « Une réservation pour quinze le 23 au soir, c'est OK pour toi ? », « La commande de viande pour la semaine du 29, elle en est où ? », « Julie, pour le groupe de jeudi soir, on aura besoin de toi en salle, il va falloir gérer les boissons et le service », « Tu penses que Sam sera dispo samedi soir pour me filer un coup de main ? »

Elle attendra que les derniers clients partent, que le ménage soit fait, que les lumières s'éteignent, que la nuit atténue la honte qui l'habite, parce que dans l'obscurité, la trahison est moins lourde à porter, et elle traînera sa carcasse jusqu'à son studio. Elle inventera des anecdotes qu'elle racontera à Paul en chemin, et se couchera en taisant tous ses secrets.